

Poésie et philosophie *Propositions pour un autre langage*

- 88 -

par Robert Misrahi

Face à la crise économique et sociale, la culture aujourd'hui semble bien impotente. Certains disaient déjà que la littérature ne peut rien et n'a aucun pouvoir, mais d'autres en appelaient à l'engagement politique pour justifier la littérature et affirmer son pouvoir. Nous ne sommes pas encore au clair. Pour participer à une meilleure prise de conscience et à une action « salvatrice », nous n'allons pas ici étudier les rapports de la pensée et de l'action dans notre société, mais, plus modestement, réfléchir sur deux aspects de la culture qui, mieux compris, pourraient se révéler particulièrement efficaces.

Notre propos n'est d'ailleurs pas tellement modeste : il s'agit de réfléchir assez sur les rapports de la poésie et de la philosophie pour être en mesure de proposer un nouveau langage. C'est cette nouvelle expression qui aurait quelque chance d'être efficace dans l'ordre de la vie concrète et de la vie sociale.

Référons-nous d'abord (pour les critiques) aux conceptions courantes de la poésie et de la philosophie. Les statuts « épistémologiques » de ces formes d'expression seraient radicalement opposés : pour les structuralistes, la poésie serait une pure forme linguistique, une invention architecturale qui ne « s'autoriserait que d'elle-même », comme disent aussi les psychanalystes. L'inconscient serait poète parce que, dans le rêve, il construit des rébus, qui sont des formes « structurées comme un langage ». Le rêve éveillé pourrait devenir poème par la prise de conscience de sa spécificité. Plus généralement, dans la clarté de la conscience, au-delà du rêve et du délire, le poème reposerait sur la spécificité arbitraire et autonome de son langage, sur l'unicité circulaire de son monde. Le texte donnerait le sens, mais celui-ci ne serait rien d'autre que le texte, fermé sur lui-même. C'est tout juste si Meschonnic ouvre un vasistas en parlant du rythme. Lexique, syntaxe et rythme feraient le poème.

On comprend, s'il en est ainsi, que la poésie n'ait pas d'action sur la vie ou sur la société. Saint-John Perse ou Paul Valéry réduits aux structures verbales ne peuvent en effet proposer, semble-t-il, que des jeux et des mystères.

Le pur formalisme de la poésie rejoindrait ou exprimerait son ésotérisme. Le lecteur peu cultivé (c'est-à-dire peu habitué à la lecture et à la réflexion et gâchant ainsi ses propres facultés) dira que cette poésie, et même LA poésie, sont « difficiles ». Dans ces conditions, face à des textes tenus par les uns pour autosuffisants et, par les autres, pour inaccessibles, on comprend qu'ils n'aient aucun pouvoir d'action réelle.

A cette conception circulaire et structuraliste de la poésie (conception qui l'éloigne du réel) s'oppose la philosophie. Ou plutôt : la conception traditionnelle et populaire de la philosophie. Il sera intéressant de constater

que les « raisons » traditionnelles qui opposent poésie et philosophie (formalisme arbitraire de la poésie et souci de la « vérité » pour la philosophie) sont celles-là mêmes qui séparent ces disciplines par rapport au monde.

En effet, la philosophie est trop souvent conçue comme une approche strictement conceptuelle du réel. Certes, elle se soucie de vérité (songeons à Kant ou à Husserl, à Descartes ou à Foucault), mais dans une perspective exclusivement démonstrative. Et la poursuite de la démonstration s'opère dans un langage technique et abstrait, un langage qu'on pourrait dire structuraliste, autonome et arbitraire. Chez Heidegger, l'ontique et l'étant, par exemple, et, chez Kant, la synthèse *a priori* de l'ego transcendantal ne sont pas immédiatement concrets et lisibles, même si ces termes prétendent dire soit l'opposition des choses et de l'« Être », soit l'activité de l'esprit. En fait, le langage traditionnel de la philosophie est si technique et abstrait qu'il rebute le lecteur non spécialiste. La philosophie s'en trouve enfermée dans un lieu clos et n'a plus aucune action sur le monde. Son vocabulaire, aussi conventionnel qu'abstrait, manque en fait ce réel dont elle prétend dire la vérité. Et cela d'autant plus que la philosophie traditionnelle (fût-elle phénoménologique) ne parvient pas à se départir d'une conception principalement intellectualiste de l'être humain.

Le lecteur moyen est celui qui fait l'histoire et construit notre société, avec ses crises et ses contradictions. Et c'est ce lecteur qui se croit interdit de poésie (puisqu'elle ne serait qu'un formalisme vide n'osant même plus prononcer le mot « beauté ») et interdit de philosophie (puisqu'elle est si ésotérique qu'on ne comprend plus son rapport proclamé à la vérité). Sans lecteurs actifs et nombreux, cultivés et politisés, on comprend, au contraire, que poésie et philosophie soient ensemble inefficaces, elles qui croient s'opposer quant à leurs finalités.

On peut nuancer ces affirmations. Le lecteur moyen croira parfois la poésie accessible (avec Prévert et Victor Hugo) et la philosophie difficile (avec Hegel, Sartre ou Badiou). Ou il croira inversement que la poésie est inaccessible (en René Char) et la philosophie fort aisée (avec Alain ou Camus).

Mais ces nuances ne changent pas le constat global que nous pouvons faire : poésie et philosophie s'opposent quant à leurs finalités prochaines, mais se rejoignent quant à leur inefficacité existentielle et politique. N'ayant pas encore trouvé le langage qui « parlerait » au plus grand nombre, celui-ci se détermine à l'action sans jamais se référer à la poésie ni à la philosophie. Personne ne parvient à dire clairement pourquoi la culture et la beauté, ou bien la justice et la liberté sont des valeurs et personne ne parvient à dire pourquoi ni comment ces valeurs peuvent être pensées et réalisées.

Pour tenter de répondre à ces questions et de participer à la dynamisation de ces disciplines, nous allons d'abord évoquer les éléments qui permettraient de rapprocher philosophie et poésie telles qu'elles existent déjà. A partir de là, nous pourrions proposer un nouveau langage.

Disons brièvement que si la philosophie est parfois difficile d'accès, ce n'est pas seulement en raison de son langage, c'est aussi en raison de la difficulté même des problèmes abordés : l'étendue de la liberté, le fondement des principes de l'action, l'éclaircissement de la conscience ne sont pas des questions simples. Elles exigent à bon droit, de la part du lecteur, rigueur, mémoire et patience pour saisir les conceptions fondamentales et les visées de chaque philosophe sur ces questions. Mais il en va exactement de même pour la poésie. Ce n'est pas seulement par l'hermétisme des métaphores qu'elle est difficile (que signifie « vent » ou « vaisseau » chez Saint-John Perse ?), c'est par l'éloignement du projet global de l'auteur par rapport aux expériences ponctuelles de chacun de ses poèmes. Au-delà de la forme linguistique, il y a la « vision » et le « thème », si décriés par les formalistes. Mais quel est le « thème »,

la « visée » de René Char ou de Rimbaud ? Que veulent-ils nous dire ? Que veulent-ils atteindre ? L'immensité de la littérature critique d'interprétation confirme notre idée : c'est le projet même de la poésie, et celui de chaque poète qui sont « difficiles », c'est-à-dire non donnés dans l'immédiat.

Ainsi philosophie et poésie se rapprochent-elles peu à peu. Toutes deux, à un certain niveau d'exigence, sont en un premier temps « difficiles » d'accès, et cela en raison même de leurs visées fondamentales ; et pourtant nous n'avons pas encore précisé ce que sont, ou pourraient être ces visées. Ce qui devient clair c'est que les modalités de la lecture, les modalités de la diffusion et de la réception du sens ne sauraient suffire pour opposer nos deux disciplines, nos deux attitudes. Remarquons d'ailleurs que certains poètes proposent des textes explicitement « philosophiques » (Valéry dans *Variété*) et certains philosophes proposent des textes explicitement poétiques (Camus dans *Noctes*). Remarquons aussi que, du point de vue de la forme, les langues philosophiques sont aussi autonomes et structurées que les langues poétiques (songeons à l'*Éthique* de Spinoza) et que, du point de vue des contenus, les œuvres poétiques proposent souvent des idées aussi réfléchies et argumentées que les œuvres philosophiques (songeons à *La Soirée avec Monsieur Teste* ou à *L'Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* de Valéry).

Après ces premières considérations, nous pouvons cesser d'opposer fondamentalement philosophie et poésie. Elles sont toutes deux concernées par la recherche d'une « vérité » de l'homme, et par le souci d'une forme « belle ». Et toutes deux se situent au-delà de l'immédiat.

Il reste que, en l'état, ces deux démarches demeurent visiblement (« lisiblement ») distinctes, leur fraternité étant passée sous silence ; et il reste qu'elles sont toutes deux impotentes, politiquement inefficaces.

Il s'agit maintenant pour nous de proposer non pas une nouvelle théorie du langage poétique ou du langage philosophique, mais un nouveau langage. Il contestera les clivages artificiels entre philosophie et littérature, mais il respectera la spécificité des divers moments de ce langage. Et, en même temps, son unité globale sera implicitement présente en chacun des moments plus spécifiques, le souci de connaissance, par exemple, étant présent dans un moment « poétique » ou, inversement, le sentiment d'une beauté étant présent dans une analyse réflexive.

Pour légitimer et en même temps pour définir cette nouvelle forme d'expression, nous pourrions procéder de deux façons : soit proposer des extraits suffisamment conséquents de nos propres livres, *Construction d'un château* (1981), *Les Actes de la joie* (1987) (puisque c'est à cette promotion d'une nouvelle écriture que nous avons aussi toujours travaillé), soit justifier rétroactivement nos travaux par une analyse des caractéristiques essentielles de cette écriture que nous avons déjà mise en œuvre. Nous choisirons la seconde solution, qui sera plus immédiatement accessible. En outre, elle proposera sa validité universelle en se référant à différents écrivains ou philosophes.

La nouvelle écriture comportera les caractéristiques et les préoccupations qui sont traditionnellement celles de la « littérature » et de la « philosophie ». Regardons d'abord la nature des « visées » et des intentions de l'une et l'autre « discipline ».

Les poètes et les écrivains veulent exprimer la réalité profonde du monde, la réalité même du réel. Baudelaire veut exprimer l'ennui et la déréliction, Saint-John Perse veut exprimer l'enthousiasme devant les mouvements grandioses de la nature, de l'histoire ou de l'amour, Julien Gracq veut dire l'attente et l'inaccessible, Victor Segalen veut transcrire la supériorité de la beauté du réel sur celle de l'imaginaire. Ce ne sont là que des exemples. Ils montrent à la fois que la visée de la poésie et de la littérature est bien de dire le réel, et que la description de ce réel reste volontairement partielle et assertorique. L'ennui est-il bien une structure du réel, ou plutôt un choix contingent ? Les conquêtes

historiques sont-elles simplement grandioses ou également tragiques ? Etc.

Une véritable expression du réel devra être plus exigeante, quant à la vérité, plus rigoureuse dans la recherche d'une validité et dans l'effort de communication.

La nouvelle écriture souhaite à la fois accéder à cette rigueur (communément réservée à la philosophie) et ne pas renoncer à la beauté et à la poésie de l'expression. Il en existe plusieurs exemples, bien que les auteurs concernés ne pensent pas à autre chose qu'à faire œuvre littéraire et poétique. Nous pensons à Yves Bonnefoy et à Philippe Jacottet. Ils disent, dans la belle perfection de leur propre style, certains des aspects les plus profonds de l'expérience humaine, c'est-à-dire de la réalité. On verra que tel ou tel de ces aspects, de ces expériences du réel, rejoignent certaines expériences effectuées par des philosophes.

Dans *L'Arrière Pays*, Yves Bonnefoy écrit : « J'ai souvent éprouvé un sentiment d'inquiétude, à des carrefours. Il me semble dans ces moments qu'en ce lieu ou presque : là, à deux pas sur la voie que je n'ai pas prise et dont déjà je m'éloigne, oui, c'est là que s'ouvrait un pays d'essence plus haute où j'aurais pu aller vivre et que désormais j'ai perdu. »¹. Et encore : « Le bleu, dans la *Bacchanale à la joueuse de luth* de Poussin, a bien l'immédiateté orageuse, la clairvoyance non conceptuelle qu'il faudrait à notre conscience comme un tout. »²

Certes, une peinture se doit d'être « non conceptuelle » ; mais le vœu d'Yves Bonnefoy quant à « notre conscience comme un tout » n'est pas justifié, et cela, par son propre texte. En effet, qu'il le veuille ou non, il analyse sa propre expérience, il met en évidence l'hésitation de l'angoisse en prenant comme exemple privilégié l'expérience des carrefours. Dira-t-on que cette expérience est « littéraire » ou « poétique » parce qu'elle est décrite en première personne ? Mais Descartes ou



- 91 -

1 Yves Bonnefoy, « Récits en rêve », *L'Arrière Pays*, Paris : Mercure de France, 1987, p. 9

2 *Ibid.*, p. 10.

Sartre, parfois, écrivent aussi en première personne. Nous devons nous rendre à l'évidence : il est des descriptions qui sont à la fois « concrètes » et « réfléchies » ou réflexives. Le dépassement des clivages n'est pas seulement dû à la forme. Si Yves Bonnefoy, poète, est ici également philosophe, ce n'est pas en raison de son style, c'est en raison de l'objet de ce style. Les phrases nous livrent une expérience à la fois personnelle, profonde (non immédiatement vécue et comprise), universelle (chacun sait, ou croit savoir que « c'est mieux ailleurs »).

Mais Yves Bonnefoy n'a pas l'intention d'étudier, d'approfondir les « implications » de son expérience, il ne se propose pas de souligner que, dans son expérience, il est question de la liberté et du désir en même temps que du choix. Dans *L'Être et le néant*, Sartre souhaitera au contraire relier l'expérience de la liberté, qui est celle du choix, et l'expérience de l'angoisse, qui est celle de l'absurde et de la gratuité. Il reste que les analyses de Sartre sont faites en un style pesant (alors qu'il s'agit bien d'expériences personnelles).

On le voit : seules la langue et les intentions de surface permettent d'opposer littérature et philosophie, alors que les intentions profondes des auteurs (ici, Yves Bonnefoy et Jean-Paul Sartre) permettraient de les rapprocher et de les rendre pour ainsi dire respectivement indispensables l'un à l'autre. On aimerait, chez Sartre, une description de la liberté qui soit plus lisible et belle, et, chez Yves Bonnefoy, une analyse du renoncement qui soit plus développée et explicite.

Nous pourrions prendre d'autres exemples : l'absurde et l'ennui chez l'écrivain Flaubert, l'absurde chez le philosophe Camus. Flaubert décrit longuement le spleen de Madame Bovary, cet ennui et cette lassitude dont seul le *Mythe de Sisyphe* tente de déployer les implications.

Ainsi le rapprochement de la littérature et de la philosophie, examiné d'un peu près, révèle que leur différence réside peut-être plus dans une modalité singulière de l'équilibre entre le conceptuel et l'affectif (l'existentiel) que dans une opposition d'essence. Que les philosophes s'efforcent d'« écrire » mieux, et que les poètes s'efforcent de « creuser » plus, et l'on approchera peut-être du nouveau langage que nous préconisons.

Mais ce nouveau langage ne voit pas le jour dans n'importe quelle condition. Le poète peut bien décider de communiquer son expérience admirative et de nous dire la nostalgie ou la beauté du monde (par exemple, Valéry, dans les poèmes « La Fileuse » ou « Même féerie » dans *Album de vers anciens*), sans que nous éprouvions le désir d'une analyse plus approfondie. La nostalgie rêveuse de la fileuse suffit à proposer un grand moment de poésie et, comme le dit ailleurs Valéry, une jouissance. Conceptualiser, ici, serait destructeur. De même la beauté d'un clair de lune capable d'arracher au spectateur poète « un cri pur comme une arme » (Mishima relie la beauté extrême au désir de mort) se suffit à elle-même pour produire ce qui est désiré : l'admiration stupéfaite et devant le poème et devant le clair de lune sur les eaux et sur « les carènes de plume à demi-lumineuse ».

Le choix, opéré par l'écrivain, reste donc toujours ouvert : oui, de la pure poésie existe, et de la philosophie rigoureuse.

Mais si nous voulons explorer une voie nouvelle qui serait un autre langage capable d'une nouvelle efficacité, alors l'objet de l'écriture, la « chose » à dire et le but à atteindre doivent être tout à fait singuliers. Avant de les décrire dans leur généralité et d'exprimer avec plus de précision ce qui nous paraît être la visée fondamentale de l'écriture, nous allons prendre un nouvel exemple.

On se souvient du poème de Valéry, évoqué plus haut : « Même féerie » (dans *Album de vers anciens*). Il s'agit

d'un sonnet consacré à un clair de lune : le poète se contente en effet d'un sonnet qu'il construit avec les mots ou expressions « lueur sacrée », « jupe d'un tissu d'argent léger », « cygnes soyeux », « Délicieux désert », « échos de cristal », « inexorable charme » et « cri pur comme une arme ». On a là un bel objet, c'est certain. On conviendra qu'il peut paraître simplement scintillant, écrit qu'il est dans un langage après tout fort traditionnel.

Il en va tout autrement avec l'exemple que nous voulons maintenant proposer, et qui est tiré de l'œuvre de Philippe Jacottet, *La Promenade sous les arbres*. Deux chapitres sont consacrés à l'analyse d'une nuit de lune, sur le Ventoux, « Sur les pas de la lune », et « Nouveaux conseils de la lune ». Décrivant une expérience poétique personnelle, l'auteur nous propose une analyse à la fois poétique (par la perfection de la prose, et par l'expérience décrite) et réflexive (par la longue recherche du sens d'une expérience qui fut « une merveille » et qui lui fait poser la question : « À quoi pensais-je encore dans ce bonheur ? »³)

En nous rapportant à la totalité de cet ouvrage, ainsi qu'à *Éléments d'un songe* (Gallimard, 1961), nous comprenons que ce langage synthétique, à la fois prose, poésie et réflexion, provient du dessein fondamental de l'auteur, ce dessein étant existentiel, tout à la fois grave et profond. Et ce dessein, cette visée fondamentale de Philippe Jacottet est de *dire le réel* : pourquoi écrire ? se demande-t-il : « [comme motivation] je ne vis guère que mon sentiment d'avoir vécu certains jours, mieux, c'est-à-dire plus pleinement, plus intensément, plus *réellement* que d'autres [...] et je découvris que j'avais eu envie d'écrire des poèmes, somme toute, à chaque fois que j'avais vraiment, selon mon sentiment, vécu »⁴. Puis il désigne la réalité elle-même dans son ensemble, par la métaphore de la sphère et attribue à « l'expression poétique » la capacité singulière de « s'appliquer aux couches profondes de notre vie, sinon à adhérer au centre même du réel »⁵.

Dans ces pages, Philippe Jacottet s'efforce d'élucider les raisons qui le poussent à écrire un livre, mais il découvre en même temps le lien entre vie intense et poésie, et entre la poésie et le centre même de la réalité. Cette quête n'est ni linguistique ni critique. Elle porte sur l'existence en son être le plus profond, et elle tente d'atteindre en effet à l'essence la plus profonde par une démarche attentive, un regard sur soi, une méditation sur le doute et l'évidence. Bref : elle est philosophique.

Mais Jacottet ne le sait ni ne le veut. Pourtant, vingt ans plus tôt, dans *Éléments d'un songe* (1961), il s'était déjà attaché à analyser longuement, patiemment, une interrogation angoissée sur l'essentiel. Dans le chapitre intitulé « À la longue plainte de la mer un feu répond », une femme s'interroge sur l'être aimé et sur l'amour qui les unit, eux qui vieillissent. Elle dit : « Car il y a ce fait mystérieux que tout commencement, d'abord, ne peut même pas être appelé commencement (qui suppose suite et fin) mais semble échapper au temps. En tout commencement il y a une merveilleuse puissance... ». Et, un peu plus loin, la narratrice conclut : « Voici ce qui est donné par l'amour, le lieu de la lumière, la certitude de l'insaisissable qui nous sauve ! C'est dans un tel commencement que tout est proche, que tout est présent... »⁶

Mais Jacottet se défend d'être philosophe : « Je ne fais ici, que l'on veuille bien me croire, ni théologie ni

3 Philippe Jacottet, *La Promenade sous les arbres*. Lausanne : La Bibliothèque des Arts, 1980, p. 72

4 *Ibid.*, p. 14.

5 *Ibid.*, p. 15.

6 Philippe Jacottet, *Éléments d'un songe*. Paris : Gallimard, 1961, p. 84.

métaphysique : j'en serais incapable. J'essaie honnêtement de savoir de quoi se nourrit le poème... »⁷ Certes, il est sans présomption, mais il poursuit son analyse (heureusement pour le lecteur) et il écrit : « Il faut [...] résumer ce que nous avons appris de ce centre d'où naît le chant [...] ce lieu impossible ».⁸

De toutes nos réflexions et de toutes nos citations, nous pouvons tirer quelques conclusions : d'abord les poètes sont en fait plus souvent philosophes qu'ils ne le disent, tandis que les philosophes, eux, sont moins souvent poètes qu'on ne le souhaiterait. Ensuite, et surtout, c'est par la préoccupation d'un enjeu majeur, existentiel et non pas religieux, que l'écrivain poète peut être amené à réfléchir concrètement en profondeur et à inventer ainsi un nouveau langage. Yves Bonnefoy, Philippe Jacottet sont des exemples privilégiés de cette démarche : en fait, la littérature poétique, si elle creuse suffisamment ses préoccupations existentielles, ne peut (heureusement) éviter de passer par des moments réflexifs et philosophiques. Ces moments restent, croit-on, « littéraires » parce qu'ils sont souvent imagés et situés, mais c'est seulement en raison d'une nomenclature scolastique et universitaire qu'ils sont nommés « littérature ».

Il reste que ces moments poético-réflexifs sont peu nombreux dans notre culture. Pour en multiplier la fréquence, et pour favoriser le déploiement d'une littérature qui serait à la fois poétique et philosophique, il peut être utile de proposer quelques réflexions supplémentaires.

C'est par l'attention à quelques problématiques nouvelles qu'une autre littérature pourra continuer son développement et, inversement, c'est par le déploiement d'une telle écriture neuve que les problématiques fondamentales de l'existence seront mieux élucidées et résolues. Le nouveau langage n'est pas son propre but, il est le moyen privilégié d'une fin existentielle.

Il devient nécessaire de préciser la nature de cette fin dont l'écrivain poète et philosophe peut nous entretenir. Il s'agit d'accéder à une existence plus significative et plus intense à la fois. Il est alors indispensable de se proposer l'expression de la totalité du sujet. Il y a à dire la totalité intégrale de l'expérience du sujet, c'est-à-dire non pas la totalité biographique, mais l'intégralité des aspects du Désir. C'est du Désir qu'il s'agit. Et c'est parce qu'il est lui-même à la fois réalité et imaginaire, source de concepts et source d'images, que les analyses qu'on en propose peuvent être et réfléchies et poétiques.

C'est le Désir qui est le Réel. C'est lui qui pose et qui cherche le commencement, le lieu, la liberté, le bonheur même.

Mais l'écriture du Désir est forcément reflet et « réflexion », réflexion du Désir. Celui-ci désire, rêve et pense, et réalise. Il crée. Seule une écriture intégrale, poético-philosophique, peut dire l'être du Désir et son pouvoir, *tout* son pouvoir.

C'est dire que l'écriture, en révélant le Désir et ses fins, peut intervenir dans ce Désir et le modifier, l'enrichir, le convertir.

Il y a à opérer une indispensable conversion du Désir. Ce n'est évidemment pas le lieu, ici, d'examiner la nature de cette conversion, à la fois existentielle et intellectuelle. Mais on peut au moins souligner la nécessité, pour accéder à l'écriture la plus riche, d'opérer une double distanciation : d'abord une prise de distance réflexive avec la quotidienneté

7 *Ibid.*, p. 144.

8 *Ibid.*, p. 147.

et, ensuite, une distanciation poétique avec le quotidien transmuté.

Crise, conversion, commencement, libre joie, bonheur d'être : nous avons tenté de dire et de conduire cette vie du Désir. Tous nos livres sont l'itinéraire de ce cheminement vers la Demeure et vers le Préférable. Par cette évocation, nous ne voulons pas mettre en avant notre personne, nous voulons simplement dire que la tentative décrite dans le présent article n'est pas utopiste, elle est réaliste puisqu'elle est déjà réalisée. Nous ne préjugeons pas de la « valeur » ni de l'universalité d'une œuvre, nous disons seulement qu'une œuvre existe qui propose une écriture tout à tour « poétique » et « philosophique », ou simultanément poético-philosophique. D'autres écrivains se proposent la même démarche, mais ils doivent mieux affronter les difficultés d'une longue patience réflexive, et aussi d'une rigoureuse invention poétique. Si l'ancienne philosophie et l'ancienne poésie étaient déjà, respectivement, de longues aventures difficiles, combien plus difficile est et sera une littérature neuve qui se propose et qui propose l'accès à la plus haute satisfaction de vivre. C'est bien de l'éthique que nous sommes aussi en train de parler.

Et cela d'autant plus qu'il ne s'agit pas seulement du sort final d'un individu, mais du sort d'une société entière. Seule une littérature poético-philosophique et eudémoniste pourra émouvoir et mouvoir un vaste public.



Ruth Adler, *Agression* (1995).
Détail. Ainsi que page 91.
Photographie de Guy Braun.